

# LA VIE POPULAIRE

LA VIE POPULAIRE  
PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE  
LE JEUDI ET LE DIMANCHE  
*Elle est mise en vente tous les Mercredis et tous les Samedis*

DIRECTION :  
18, rue d'Enghien. 18

ABONNEMENTS : { Paris et Dépts. 6 m., 9 fr. — 12 m., 16 fr.  
Union postale. > 11 fr. — > 20 fr.  
*On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste*

SOMMAIRE : I. Histoire de la Semaine : Une épreuve, par Guy de Maupassant. — II. Le fou, par C. Debans. — III. Les souffrances de Claude Blouet, par André Theuriet. — IV. Les Caprices de Diomède, par Gustave Claud n. — V. L'Abbé Tigrane, par Ferd. Fabre. — VI. Lise Fleurou, par Georges Ohnet. — VII. Andrée, par George Duruy.

## UNE ÉPREUVE



Pour moi, dit-elle, combien ce bonhomme?... (Voir à la page 194.)

# HISTOIRE DE LA SEMAINE

## UNE ÉPREUVE

Est-il un sentiment plus aigu que la curiosité chez la femme ? Oh ! savoir, connaître, toucher ce qu'on a rêvé ! Que ne ferait-elle pas pour cela ? Une femme, quand sa curiosité impatiente est en éveil, commettra toutes les folies, toutes les imprudences, aura toutes les audaces ; ne reculera devant rien. Je parle des femmes vraiment femmes, douées de cet esprit à triple fond qui semble, à la surface, raisonnable et froid, mais dont les trois compartiments secrets sont remplis : l'un, d'inquiétude féminine toujours agitée ; l'autre, de ruse colorée en bonne foi, de cette ruse de dévots, sophistique et redoutable ; le dernier enfin, de canaillerie charmante, de tromperie exquise, de délicieuse perfidie, de toutes ces perverses qualités qui poussent au suicide les amants imbecilement crédules, mais ravissent les autres.

Celle dont je veux dire l'aventure était une petite provinciale, platement honnête jusque-là. Sa vie, calme en apparence, s'écoulait dans son ménage, entre un mari très occupé et deux enfants, qu'elle élevait en femme irréprochable. Mais son cœur frémissait d'une curiosité inassouvie, d'une dérangeaison d'inconnu. Elle songeait à Paris, sans cesse, et lisait avidement les journaux mondains. Le récit des fêtes, des toilettes, des joies, faisait bouillonner ses desirs ; mais elle était surtout mystérieusement troublée par les échos pleins de sous-entendus, par les voiles à demi soulevés en des phrases habiles, et qui laissent entrevoir des horizons de jouissances coupables et ravageantes.

De là-bas elle apercevait Paris dans une apothéose de luxe magnifique et corrompu. Et pendant les longues nuits de rêve, bercée par le ronflement régulier de son mari qui dormait à ses côtés sur le dos, avec un foulard autour du crâne, elle songeait à ces hommes connus dont les noms apparaissent à la première page des journaux comme de grandes étoiles dans un ciel sombre ; et elle se figurait leur vie affolante, avec de continuelles débauches, des orgies antiques épouvantablement voluptueuses et des raffinements de sensualité si compliqués qu'elle ne pouvait même se les figurer.

Les boulevards lui semblaient être une sorte de gouffre des passions humaines ; et toutes leurs maisons recélaient assurément des mystères d'amour prodigieux.

Elle se sentait vieillir cependant. Elle vieillissait sans avoir rien connu de la vie, sinon ces occupations régulières, odieusement monotones et banales qui constituent, dit-on, le bonheur du foyer. Elle était jolie encore, conservée dans cette existence tranquille comme un fruit d'hiver dans une armoire close. Mais rongée, ravagée, bouleversée d'ardeurs secrètes, elle se demandait si elle mourrait sans avoir connu toutes ces ivresses damnantes, sans s'être jetée une fois, une seule fois, tout entière dans ce flot de voluptés parisiennes.

\* \* \*

Avec une longue persévérance elle prépara un voyage à Paris, inventa un prétexte, se fit inviter par des parents, et son mari ne pouvant l'accompagner, partit seule.

Sitôt arrivée, elle sut imaginer des raisons qui lui permettraient au besoin de s'absenter deux jours ou plutôt deux nuits s'il le fallait, ayant retrouvé, disait-elle, des amis qui demeuraient dans la campagne suburbaine.

Et elle chercha. Elle parcourut les boulevards sans rien voir, sinon le vice errant et numéroté. Elle sonda de l'œil les grands cafés, lut attentive-

ment la petite correspondance du *Figaro*, qui lui apparaissait chaque matin comme un tocsin, un rappel de l'amour. Et jamais rien ne la mettait sur la trace de ces grandes orgies d'artistes et d'actrices ; rien ne lui révélait les temples de ces débauches qu'elle imaginait fermés par un mot magique, comme la caverne des *Mille et une Nuits*, et ces catacombes de Rome, où s'accomplissaient secrètement les mystères d'une religion persécutée.

Ses parents, petits bourgeois, ne pouvaient lui faire connaître aucun de ces hommes en vue dont les noms bourdonnaient dans sa tête, et, désespérée, elle songeait à s'en retourner, quand le hasard vint à son aide.

Un jour, comme elle descendait la rue de la Chaussée-d'Antin, elle s'arrêta à contempler un magasin rempli de ces bibelots japonais si colorés qu'ils donnent aux yeux une sorte de gaieté. Elle considérait les petits ivoires bouffons, les grandes potiches aux émaux flambrants, les bronzes bizarres, quand elle entendit, à l'intérieur de la boutique, le patron qui, avec force révérences, montrait à un gros petit homme chauve de crâne, et gris de menton, un énorme magot ventru, pièce unique, disait-il. Et à chaque phrase du marchand le nom de l'amateur, un nom célèbre, sonnait comme un appel de clairon. Les autres clients, des jeunes femmes, des messieurs élégants, contemplaient, d'un coup d'œil furtif et rapide, d'un coup d'œil comme il faut et manifestement respectueux, l'écrivain renommé qui, lui, regardait passionnément le magot de porcelaine. Ils étaient aussi laids l'un que l'autre, laids comme deux frères sortis du même flanc.

Le marchand disait : « Pour vous, monsieur (mettons Jean Varin), je le laisserai à cinq cents francs ; c'est juste ce qu'il me coûte. Pour tout le monde ce serait six cents ; mais je tiens à ma clientèle d'artistes et je lui fais des prix spéciaux. Ils viennent tous chez moi, monsieur Jean Varin. Hier, M. Busnach m'achetait une grande coupe ancienne. J'ai vendu l'autre jour deux flambeaux comme ça (sont-ils beaux, dites ?) à M. Alexandre Dumas. Tenez, cette pièce, que vous tenez là, si M. Zola la voyait, elle serait vendue, monsieur Varin. »

L'écrivain très perplexe hésitait, sollicité par l'objet, mais songeant à la somme ; et il ne s'occupait pas plus des regards que s'il eût été seul dans un désert.

Elle était entrée tremblante, l'œil fixé effrontément sur lui, et elle ne se demandait même pas s'il était beau, élégant ou jeune. C'était Jean Varin, lui-même, Jean Varin !

Après un long combat, une douloureuse hésitation, il reposa la potiche sur une table. « Non, c'est trop cher, » dit-il. Le marchand redoubla d'éloquence. « Oh ! monsieur Jean Varin, trop cher ? cela vaut mille francs comme un sou. » Il répliqua tristement en regardant toujours le bonhomme aux yeux d'émail : « Je ne dis pas ; mais c'est trop cher pour moi. »

Alors, elle, saisie d'une audace affolée, s'avança : « Pour moi, dit-elle, combien ce bonhomme ? » Le marchand, surpris, répliqua : « Six cents francs, madame. » — « Je le prends. »

L'écrivain, qui, jusque-là ne l'avait pas même aperçue, se retourna brusquement, et il la regarda des pieds à la tête en observateur, l'œil un peu fermé ; puis, en connaisseur, il la détailla.

Elle était charmante, animée, éclairée soudain par cette flamme qui jusque-là dormait en elle. Et puis une femme qui achète ainsi un bibelot de six cents francs n'est pas la première venue.

Elle eut alors un mouvement de ravissante délicatesse ; et se tournant vers lui, la voix tremblante : « Pardon, monsieur, j'ai été sans doute un peu vive ; vous n'aviez peut-être pas dit votre dernier mot. »

Il s'inclina :

« Je l'avais dit, madame. »

Mais elle, tout émue :

« Enfin, monsieur, aujourd'hui ou plus tard, s'il vous convient de changer d'avis, ce bibelot est à vous. Je ne l'ai acheté que parce qu'il vous avait plu. »

Il sourit, visiblement flatté : « Comment donc me connaissiez-vous ? » dit-il. Alors elle lui parla de son admiration, lui cita ses œuvres, fut éloquente. Pour causer, il s'était accoudé à un meuble et, plongeant en elle ses yeux aigus, il cherchait à la deviner.

Quelquefois, le marchand, heureux de posséder cette réclame vivante, de nouveaux clients étant entrés, cria à l'autre bout du magasin : « Tenez, regardez ça, monsieur Jean Varin, est-ce beau ? » Alors toutes les têtes se levaient, et elle frissonnait de plaisir à être vue ainsi causant intimement avec un illustre.

Grisée enfin, elle eut une audace suprême, comme les généraux qui vont donner l'assaut. — « Monsieur, dit-elle, faites-moi un grand, un très grand plaisir. Permettez-moi de vous offrir ce magot comme souvenir d'une femme qui vous admire passionnément, et que vous aurez vue dix minutes. »

Il refusa ; elle insistait : il résista, mais très amusé, riant de grand cœur. Elle, obstinée, lui dit : « Eh bien ! je vais le porter chez vous, tout de suite ; où demeurez-vous ? » Il refusa de donner son adresse ; mais elle, l'ayant demandée au marchand, la connut, et, son acquisition payée, elle se sauva vers un fiacre. L'écrivain courut pour la rattraper, ne voulant point s'exposer à recevoir ce cadeau qu'il ne saurait à qui rapporter. Il la joignit comme elle montait en voiture, et prit place à côté d'elle.

Il eut beau prier, insister, elle se montra intraitable. Puis, comme ils arrivaient devant la porte, elle posa ses conditions.

« Je consentirai, dit-elle, à ne point vous laisser cela, si vous accomplissez aujourd'hui toutes mes volontés. »

La chose lui parut si drôle, qu'il accepta.

Elle demanda : « Que faites-vous ordinairement à cette heure ? » Après un peu d'hésitation : « Je me promène, » dit-il. Alors d'une voix résolue elle ordonna : « Au Bois ! »

Ils partirent.

Il fallut qu'il lui nommât toutes les femmes connues, surtout les impures, avec des détails intimes sur elles, leur vie, leurs habitudes, leur intérieur, leurs vices.

Le soir tomba.

« Que faites-vous tous les jours à cette heure ? » dit-elle. Il répondit en riant : « Je prends l'absinthe. » Alors, gravement elle ajouta : « Alors, monsieur, allons prendre l'absinthe. »

Ils entrèrent dans un grand café du boulevard qu'il fréquentait, et où il rencontra des confrères. Il les lui présenta tous. Elle était folle de joie. Et ce mot sonnait sans répit dans sa tête : « Enfin, enfin ! »

\* \* \*

Le temps passait, elle demanda : « Est-ce l'heure de votre dîner ? » — Il répondit : « Oui, madame. » — « Alors, monsieur, allons dîner. »

En sortant du café Bignon : « Le soir, que faites-vous ? » dit-elle. Il la regarda : « Cela dépend ; quelquefois je vais au théâtre. » — « Eh bien, monsieur, allons au théâtre. » Ils entrèrent au Vaudeville, par faveur, grâce à lui, et, gloire suprême, elle fut vue par toute la salle à son côté, assise aux fauteuils de balcon.

La représentation finie, il lui baisa galamment la main : « Il me reste, madame, à vous remercier de la journée délicieuse... » Elle l'interrompit. — « A cette heure-ci, que faites-vous, tous les jours ? — « Mais... mais... je rentre chez moi. » — Elle se mit à rire, d'un rire tremblant : « Eh bien, monsieur... allons chez vous. »

\*\*\*  
Elle était plus simple qu'un gamin, lui, plus exigeant qu'un pacha. Ils ne se comprirent pas.

La nuit s'écoulait, troublée seulement par le tic-tac de la pendule ; et elle songeait aux nuits conjugales ; et sous les rayons d'une lanterne chinoise elle regardait, navrée, à son côté, ce petit homme endormi, tout rond, dont le ventre en boule soulevait le drap comme un ballon gonflé de gaz. Il ronflait avec un bruit de tuyau d'orgue, des renâtements prolongés, des étranglements comiques. Ses vingt cheveux profitaient de son repos pour se rebrousser étrangement, fatigués de leur longue station immobile sur un crâne nu dont ils devaient voiler les ravages. Et un peu de salive coulait d'un coin de sa bouche entr'ouverte.

Alors tout doucement elle se leva, s'habilla, s'enfuit sans bruit, descendit l'escalier et se trouva dans la rue comme le jour commençait à poindre.

L'armée des balayeurs balayait. Ils balayaient les trottoirs, les pavés, poussant toutes les ordures au ruisseau. Du même mouvement régulier, d'un mouvement de faucheurs dans les prairies, ils repoussaient les boues en demi-cercle devant eux ; et, de rue en rue, elle les retrouvait comme des pantins montés, marchant automatiquement avec un ressort pareil.

Et il lui semblait qu'en elle aussi on venait de balayer quelque chose ; de pousser au ruisseau, à l'égout, ses rêves surexcités ; et qu'elle demeurerait cependant fangeuse comme une rue sale, et que jamais maintenant elle ne serait plus apaisée et propre.

Elle rentra, honteuse, essoufflée, glacée, gardant seulement dans sa tête la sensation de ce mouvement des halais nettoyant Paris au matin.

Et, dès qu'elle fut dans sa chambre, elle sanglota.

\*\*\*  
Cette histoire est vraie de point en point.

GUY DE MAUPASSANT.

## LE FOU

CONTE NOIR

De mon séjour assez long dans un collège de province, j'ai gardé le très vif souvenir d'un interminable corridor auquel je ne puis songer, même après vingt ans, sans être ébranlé par un frisson.

Toutes les fenêtres de cette galerie qui étaient garnies de solides barreaux de fer, comme les jours d'une prison, s'ouvraient sur l'extérieur des bâtiments. A travers les grilles on pouvait voir deux cours sans arbres, d'un aspect sinistre et les trois quarts d'un grand jardin, convenablement entretenu, mais ayant même au printemps, une apparence mortellement triste.

Les deux cours et le jardin formaient les dépendances d'un hospice d'aliénés. C'est pourquoi le règlement du collège défendait sévèrement aux enfants de jamais pénétrer dans l'immense couloir sous quelque prétexte que ce fût.

Il en résultait tout naturellement que notre plus ardente ambition était de violer le règlement.

Un grand mystère régnait pour nous sur la maison des fous. Aussi, lorsqu'un de nos camarades après avoir employé des ruses de sauvage, parvenait à s'introduire dans le fameux corridor, et à plonger des regards avides ou inquiets sur le préau de la folie, il prenait à nos yeux des proportions de héros.

Et quand — à la récréation suivante — il racontait son escapade, avec quelle profonde

et respectueuse attention on l'écoutait, bien que d'ordinaire il n'eût à nous apprendre rien que nous ne connussions depuis longtemps.

Comme tous ou presque tous nous avions fait, au moins une fois, quelque longue station dans une embrasure des fenêtres grillées, nous savions bien des choses sur l'établissement voisin.

Aucun de nous n'ignorait qu'au milieu du jardin se déroulait une pelouse autour de laquelle déambulaient, d'un pas automatique, les plus inoffensifs pensionnaires de l'hospice ou ceux qu'on jugeait en bonne voie de guérison.

Nous avions vu, dans l'une des cours, une folle qu'on ne pouvait regarder sans attention.

C'était une jeune fille maigre comme un fil de la Vierge, avec de grands yeux qui lui mangeaient la figure. Elle était toute longue, toute pâle et diaphane.

Le regard fixe, les bras raides, elle marchait tant que durait le jour, en psalmodiant, d'une voix fêlée comme une cloche fendue, une sempiternelle et monotone chanson d'amour, toujours la même.

De quel drame affreux était-elle le dénouement incarné ? qui le savait ? Qui l'a jamais su peut-être ?

Et puis, nous nous racontions des légendes. Les plus âgés d'entre nous affirmaient que dans le grand jardin les fleurs ne voulaient pas éclore et que jamais on n'y avait vu mûrir le moindre fruit.

On lisait bien d'autres sottises, enfantées par la terreur que nous inspirait un pareil voisinage.

On racontait que les religieuses couraient parfois de terribles dangers, et qu'il y avait des domestiques dont la force physique et la brutalité dépassaient tout ce qu'on peut inventer d'improbable.

Chose singulière, aucun de nous n'imaginait sur nos voisins d'anecdote comique. Nous n'étions pas sans pitié, quoi qu'en dise La Fontaine.

Pour les enfants comme pour les peuplades indiennes, la folie est sans doute sacrée, car le sentiment qui dominait en nous après chaque conversation sur ce sujet, était une immense, une incommensurable commisération.

L'infatigable et pâle jeune fille principalement hantait nos esprits, parfois même nos rêves, et je ne hasardais rien en déclarant que nous en étions tous amoureux.

Il y avait aussi parmi les apaisés qui se tenaient dans le jardin, autour de la pelouse, un mélancolique dont l'attitude nous intriguait extraordinairement.

Constamment replié sur lui-même, il restait éternellement assis sur une borne, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains. Son dos voûté témoignait d'une puissance rare ou tout au moins d'une colossale charpente. Ce devait être une espèce de géant.

Ce qu'il y avait de singulier c'est qu'aucun élève n'avait jamais vu son visage. Tous nous l'avions aperçu à la même place dans une pose affaissée et farouche, effrayant de mutisme et de désolation. Jamais en face ; jamais debout.

Quant aux autres aliénés, vus ainsi de haut et de loin, ils nous paraissaient beaucoup plus raisonnables que nos maîtres d'études qui passaient leur temps à faire tourner plus ou moins rapidement autour de leur index ridicule des clefs que cela devait bien ennuyer.

\*\*\*  
J'avais quitté le collège depuis deux ou trois ans, lorsqu'un hasard me mit en relations avec le fils du directeur de l'hospice.

C'était un très charmant garçon qui, malheureusement, a mal tourné — il a été deux ou trois fois sous-préfet.

Quoi qu'il en soit nous nous liâmes d'amitié, et comme un soir, les coudes sur une table où nous venions joyeusement de dîner en camarades, il touchait un mot de son père, je me rappelai tout à coup les légendes d'antan.

Je l'interrogeai. Il m'apprit que la jeune fille à la chanson amoureuse était morte. Je lui parlai du géant. Celui-là était immuable sur sa pierre.

L'idée me vint alors de satisfaire ma vieille curiosité d'autrefois.

Je lui demandai si, avec sa protection, je pourrais visiter l'asile et le visiter dans tous ses détails. Il hésita longtemps avant de me rien promettre, mais enfin il me répondit qu'il espérait décider son père à me faire cette faveur.

— Me sera-t-il permis d'amener quelqu'un ? lui demandai-je.

— Oui, mais pas plus de deux personnes.

— C'est une de mes parentes, ajoutai-je, qui me tourmente pour m'accompagner et c'est elle qui m'a poussé à solliciter de vous cette faveur.

— Je serai après-demain à sa disposition et à la vôtre.

Je suis l'homme le plus encousiné du monde. C'était la propre fille du plus jeune de mes oncles, qui avait témoigné à diverses reprises le désir de visiter l'hôpital des fous. Je m'empressai de la prévenir et au jour dit, quand je me présentai chez elle, je la trouvai prête tenant à la main sa petite fille de trois ans, Mlle Jeanne.

— Comment ! m'écriai-je, vous allez emmener cette enfant !

— Et pourquoi pas ?

— Mais parce qu'un asile d'aliénés n'est point un lieu où l'on conduit d'ordinaire les petites filles.

— Bah ! laissez donc ! ça la promènera. Et puis elle ne veut pas me laisser partir sans elle.

Jeanne était jolie comme un cœur, gâtée comme on ne peut pas dire, et elle en abusait comme on ne peut pas croire.

Je voulus insister sur l'inopportunité de la compagnie de Mlle Jeanne. Tout fut inutile. Quand une idée baroque a fait son nid dans la tête d'une jolie femme, il n'est pas de puissance humaine capable de l'en déloger.

Je me résignai. Une heure après, nous étions reçus par mon ami, qui voulut bien nous servir de cicerone lui-même.

Il nous fit d'abord visiter les parties de l'établissement dont un directeur est toujours fier ; les cuisines bien tenues, les dortoirs d'une propreté méticuleuse, etc.

J'avoue que je ne m'amusais pas extraordinairement. Mais comme notre guide avait l'air très empressé auprès de ma cousine, j'en conclus que plus tard, il consentirait, par égard pour la visiteuse, à conduire le visiteur dans les parties les plus reculées et les plus mystérieuses de cet enfer.

Quelques instants après, en effet, nous fûmes introduits dans le grand jardin dont j'ai déjà parlé. Malgré moi, je levai les yeux vers les fenêtres du grand corridor, et il me sembla voir la tête d'un gamin curieux qui se cachait en grande hâte.

Il n'y avait absolument rien de changé. Une douzaine de demi-fous çà et là ; puis, sur sa borne, l'énorme personnage dont j'ai parlé.

A son aspect, j'éprouvai une émotion profonde. J'allais peut-être savoir ce qu'était l'immobile malheureux.

— N'y a-t-il aucun danger ? demanda ma